

(351)

**DISCOURS PRONONCÉ A LA SALLE DES
PROMOTIONS LE 3 JUILLET 1868, PAR
N. J. LAFORET, RECTEUR DE L'UNIVER-
SITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, APRÈS
LE SERVICE CÉLÈBRÉ A L'ÉGLISE DE
SAINT-PIERRE POUR LE REPOS DE L'ÂME
DE MONSIEUR A. L. VAN BIERVLIET,
PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ
DE MÉDECINE.**

Messieurs ,

La mort ne se lasse pas de frapper dans les rangs du Corps académique. C'est à peine si elle nous laisse le temps de respirer entre deux tombes ; c'est à peine si elle attend que nous ayons rendu les derniers devoirs à un collègue pour en enlever un autre ! Quelle année funèbre pour l'Université catholique ! Quel nécrologe ! La parole est impuissante à déplorer les coups qui nous atteignent... Il ne nous reste , Messieurs et chers collègues , qu'à nous incliner , avec une soumission muette et respectueuse, sous la main de Dieu qui nous éprouve, mais ne nous abandonne point : il demeure toujours notre Père et il ne cessera point de veiller sur nous avec la plus tendre sollicitude.

Sans doute, quand on se place froidement au vrai point de vue des choses, ne consultant que la raison éclairée du flambeau de la foi chrétienne, on voit qu'il est peu raisonnable de pleurer la disparition d'hommes qui ont généreusement accompli leur tâche sur cette terre, où l'on ne séjourne que pour réaliser un but et se préparer, par là, à la vie qui est le terme et qui ne finit plus. Mais le sentiment revendique aussi des droits souverainement légitimes, et il n'est pas possible qu'une famille perde un de ses membres sans en ressentir une douloureuse impression. C'est un déchirement qui se produit, et il n'y a pas de déchirement sans douleur. Ah ! Messieurs, la mort n'est pas l'ouvrage de Dieu, elle est une condamnation ; voilà pourquoi, si naturelle et si douce qu'elle paraisse, elle garde je ne sais quel caractère sombre et pénible qui attriste.

L'excellent collègue qui vient de nous être enlevé a parcouru une carrière très-honorable, digne d'un savant et d'un chrétien ; depuis assez longtemps déjà, sa vie penchait d'une façon visible vers son couchant ; l'énergie morale, qui luttait chez lui contre les défaillances de l'organisme, ne pouvait dissimuler les signes d'un déclin trop manifeste, et le regard de l'amitié elle-même, si habile à se faire illusion, devait prévoir une fin prochaine. Et néanmoins cette mort, prévue et d'ailleurs si belle par le doux éclat du rayon céleste qui l'a illuminée, a dou-

loureusement retenti au sein du Corps académique, qui, lui aussi, est une famille dont les membres sont étroitement unis par la communauté des principes, l'unité de l'esprit et l'identité des vues. C'est pour nous un nouveau déchirement, ajouté à tant d'autres.

Pour moi, Messieurs, j'éprouve une émotion d'une nature à part toutes les fois que je vois disparaître un membre de notre première génération universitaire. Je ne puis oublier ce que notre cher établissement académique doit à ces hommes vaillants et généreux qui en ont hardiment posé les bases et élevé les premières assises. Le professeur Van Biervliet appartenait à cette génération, dont les rangs, hélas! s'éclaircissent avec une effrayante rapidité. Il fit partie de la Faculté de médecine dès l'année 1835, époque où elle s'organisa.

Il apportait à la Faculté naissante un nom déjà connu et un dévouement profond qui ne devait point s'attiédir par le cours des années. Le docteur Van Biervliet était un médecin chrétien dans la pleine acception de ce mot, et sa conduite fut toujours en harmonie avec sa foi. Durant les trente-trois années qu'il passa à l'Université catholique, il se montra constamment scrupuleux observateur du devoir, autant comme homme et comme père de famille que comme professeur. Sa vie s'écoula tranquille et pure, embellie par les charmes du foyer domestique et les pratiques

de la religion ; une mort admirablement serein couronna cette pacifique et noble existence. Ce vrai chrétien a clos saintement sa carrière terrestre, se jetant avec une affectueuse confiance dans les bras de Celui qui , au moment de remonter à son Père, disait à ses apôtres : *Je vais vous préparer une place* (1). Il nous a légué de beaux exemples. Un coup d'œil rapide sur ses travaux et ses vertus nous sera tout ensemble une consolation et un enseignement.

Antoine Louis Van Biervliet naquit à Isenghem, petite ville de la Flandre , le 20 août 1802. Son père l'envoya de bonne heure au collège de Roulers, où il se distingua par son intelligence, son application au travail , et par une conduite exemplaire. L'excellente direction de cet établissement, dont la renommée n'a fait que grandir et qui compte aujourd'hui parmi nos meilleures maisons d'enseignement moyen, développa dans l'âme du jeune Van Biervliet les germes de piété solide qu'y avait déposés l'éducation du foyer domestique. Après avoir brillamment terminé ses études humanitaires , il se rendit à l'Université de Gand. Il avait choisi sa voie ; il voulait embrasser la carrière médicale. A Gand comme à Roulers, il conquist l'estime et l'affection de ses maîtres. Il poursuivait avec un succès croissant

(1) *Joan.*, XIV, 2.

le cours de ses études académiques lorsque, en 1826, une épreuve inattendue et singulièrement pénible vint le visiter. Il eut le malheur de perdre son père. Louis Van Biervliet devenait tout à coup le chef de la famille et devait être le protecteur de quatre sœurs plus jeunes que lui. Il soutint chrétiennement cette épreuve et y puisa une plus grande virilité. Il acheva promptement ses études médicales. Le 18 juillet 1827, il fut proclamé Docteur en médecine *summa cum laude*, après avoir défendu avec beaucoup de talent une Dissertation latine sur les propriétés vitales (1). Le Doyen de la Faculté de médecine qui approuva cette thèse inaugurale était le professeur Kesteloot, dont le nouveau Docteur devint le gendre deux ans plus tard.

Le sujet choisi par le jeune récipiendaire prouve que les études physiologiques attiraient dès lors particulièrement son attention. Ce travail atteste des lectures sérieuses et révèle une clairvoyance qui annonce l'esprit scientifique. La forme en est correcte et pure; quoique simple et sévère, comme il convient à de tels écrits, elle ne manque pas d'une certaine élégance naturelle qui en rend la lecture agréable. J'abandonne à notre savant Doyen de la Faculté de médecine le soin d'apprécier, avec l'autorité d'un juge

(1) *Dissertatio inauguralis physiologico-practica de proprietatibus vitalibus.*

compétent, le mérite scientifique de ce premier essai et celui des autres publications médicales du docteur Van Biervliet.

Devenu médecin, Louis Van Biervliet pratiqua d'abord pendant quelques mois à Iseghem, sa ville natale. Ce théâtre était trop étroit pour son talent et pour son zèle. Il alla se fixer à Courtray. Il était appelé dans cette ville par un ami de sa famille dont le nom lui est demeuré cher toute sa vie, M. Jacques Goethals, homme d'intelligence et de cœur, honoré de tous ses concitoyens. Le 26 mai 1829, le jeune praticien unit sa destinée à celle d'une femme digne de lui par sa piété solide et par les qualités les plus sérieuses de l'esprit et du cœur, il épousa Mademoiselle Kesteloot, fille de son ancien professeur.

L'effroyable épidémie cholérique de 1832 mit dans une éclatante lumière la générosité d'âme et le talent médical du docteur Van Biervliet. Cette maladie mystérieuse, qui est demeurée le désespoir de la science, apparaissait pour la première fois dans nos contrées, et elle jetait partout l'épouvante. Courtray, comme la plupart de nos villes, fut visitée par le fléau, et bientôt une terreur panique régna dans toute la cité. Van Biervliet ne céda point à la frayeur qui s'emparait des caractères les plus fermes. Nommé président de la commission médicale, il donna l'exemple du courage et du dévouement. Pendant toute la durée de l'épidémie, il fit gratuitement le service

les cholériques à l'hôpital; il se prodigua de toutes les manières, passant souvent ses nuits au chevet des malades. Il eut le bonheur d'en sauver un grand nombre, et l'autorité communale le remercia plus tard, par l'organe de son chef, du zèle si intelligent qu'il avait déployé dans ces tristes circonstances. Cette noble et généreuse conduite lui valut la respectueuse estime de tous les habitants de Courtray.

Il était aussi honoré de ses confrères de la Flandre que de ses concitoyens d'adoption. Son savoir, ses succès comme praticien, la dignité de son caractère lui assuraient dès lors un rang élevé dans le corps médical.

Lorsque, en 1835, on commença d'organiser la Faculté de médecine de l'Université catholique, le Recteur jeta les yeux sur le docteur Van Biervliet et proposa au Corps épiscopal de lui confier la chaire de physiologie. Il était naturellement indiqué par la position brillante déjà que ses mérites lui avaient faite, par l'énergie de ses convictions religieuses, ainsi que par la direction qu'il avait donnée à ses études médicales avant même de quitter les bancs de l'Université. Au mois de novembre 1835, il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de médecine et chargé du cours de physiologie, auquel il devait joindre l'année suivante le cours de pathologie générale. L'Université catholique, transférée de Malines à Louvain, fut installée dans cette anti-

que cité académique le 1^{er} décembre 1855 et y ouvrit ses leçons le 3 du même mois.

L'enseignement de Van Biervliet annonça dès le début les qualités qui font le professeur. Visant par-dessus tout à la clarté, il coordonnait avec une méthode sévère les données de la science et les exposait avec une remarquable simplicité. L'intérêt seul de ses élèves préoccupait ce maître excellent; il n'avait d'autre ambition que de leur faciliter l'acquisition des connaissances auxquelles sa charge l'obligeait de les initier. Un des auditeurs les plus intelligents qu'il ait eus nous redisait naguère avec quelle attention scrupuleuse il cherchait à se mettre à la portée des esprits médiocres, toujours les plus nombreux. Son enseignement garda ce cachet de clarté simple et élémentaire, mais substantielle et solide, durant le cours entier de sa longue carrière académique. C'est uniquement en vue d'alléger de plus en plus la tâche de ses élèves que le zélé professeur publia, en 1853 et en 1854, des manuels où il avait condensé les matières qui faisaient l'objet de ses leçons de *physiologie humaine et comparée*, et de *pathologie générale* (1) : « Je veux, disait-il, mettre entre les mains des élèves un résumé substantiel, une analyse exacte et détaillée de mes leçons. Je suis

(1) *Premiers éléments de physiologie humaine et comparée*. Louvain, 1853. — *Éléments de pathologie générale*. Louvain, 1854.

de plus en plus persuadé qu'il est avantageux pour l'étudiant d'avoir à sa disposition un traité succinct de la science qu'on lui expose dans un cours public; mais c'est à condition que cet ouvrage sera écrit dans l'esprit de la doctrine qu'on lui enseigne. Cette condition ne sera jamais mieux remplie que lorsque le professeur prendra lui-même la plume pour analyser et résumer, afin d'initier ses élèves, le plus promptement possible, à la marche et à l'esprit de son enseignement (1). » Ces deux manuels sont écrits avec autant de netteté que de concision. Ils servaient de texte aux leçons du professeur.

C'est la physiologie qui fut le sujet préféré des travaux de notre savant collègue. Quel beau et vaste champ elle offre aux investigations d'un esprit à la fois observateur et spéculatif! « La physiologie, dit Flourens, est la science de la vie (2). » Et la vie, à ne la considérer que sur cette terre, se montre, à des degrés singulièrement divers, dans une mesure étonnamment grandissante, depuis le végétal jusqu'à l'homme. Il y a néanmoins dans tous les êtres doués de la vie, quel que soit l'abîme qui les sépare, un caractère commun, et ce caractère marque l'essence de la vie. Quel est-il? Il n'est pas si aisé de le dire avec la précision que réclame la science. J'en trouve

(1) *Éléments de pathol. gén. Avertissement.*

(2) *Cours de physiologie comparée, 1^{re} leç.*

chez plusieurs physiologistes modernes des définitions qui s'accordent peu entre elles et qui, pour la plupart, me paraissent bien peu scientifiques. Il semble que beaucoup de savants, livrés tout entiers aux études d'expérimentation, aient oublié ce que doit être une définition et aient perdu le sens des principes. Il serait tout à fait hors de propos de discuter ici ce qu'on a écrit sur la nature de la vie organique en général; je me permettrai seulement de dire aux physiologistes que la philosophie, il y a plus de vingt siècles, remuait très-sérieusement déjà ce problème, et je me bornerai à reproduire cette parole d'un philosophe ancien : « Tout corps qui reçoit le mouvement de l'extérieur est sans vie; celui qui se le donne intérieurement à lui-même a la vie (1). » C'est-à-dire que ce qui marque la vie c'est *l'activité spontanée*. Cette notion vaut assurément mieux que les étranges définitions de Stahl (2), de Bichat (3), de Lordat et d'autres physiologistes renommés.

La physiologie, Messieurs, touche à la philosophie par beaucoup de points. La question de la vie est une question philosophique. Il y en a d'autres, fort importantes, que soulève la physiologie humaine, je renonce même à les signaler

(1) Platon, *Phèdre*, 245.

(2) *Physiol.*, § 1.

(3) *Recherches sur la vie et la mort*, art. 1.

en ce moment. La physiologie élémentaire et pratique, telle qu'elle se donne en vue de l'enseignement médical, ne peut guère s'arrêter à ces grandes questions ; elle doit se borner presque exclusivement à l'étude des fonctions organiques qui manifestent la vie, à l'observation des phénomènes vitaux ; elle se demande peu quelle est la cause secrète de ces phénomènes, quelle est la force qui constitue la vie, combien il y'a de vies dans l'homme et si l'âme raisonnable n'est pas en même temps le principe, quoique d'une manière très-diverse, de la vie intellectuelle et morale et de la vie matérielle (1). Elle ne doit pas passer de telles questions sous silence ; mais elle ne saurait les discuter longuement.

Mais que penser de ces savants qui, sous l'étrange prétexte d'écarter du domaine de la physiologie des problèmes que l'expérience seule ne résout point, suppriment l'âme humaine et ne veulent voir dans tout notre être que des fonctions organiques ? Ah ! Messieurs, l'Europe a assisté récemment à un bien triste spectacle. On a vu, au sein d'une grande capitale, un enseignement médical notoirement matérialiste traduit à la barre

(1) Voir le Bref adressé par le Souverain Pontife à l'évêque de Breslau le 30 avril 1860. — M. Francisque Bouillier expose et discute les diverses opinions dans son livre intitulé : *Du principe vital et de l'âme pensante ou examen des diverses doctrines médicales et physiologiques sur les rapports de l'âme et de la vie*. Paris, 1862.

du premier tribunal de la nation, et là, n'osant ni s'avouer ni se rétracter, suggérer à ses avocats d'office de le couvrir sous le manteau d'une méthode que tous les savants revendiquent. Je ne sais ce qui, dans ce douloureux spectacle, doit étonner davantage, de l'abaissement des caractères ou de l'abaissement des esprits. La méthode expérimentale, invoquée pour leur justification par les professeurs matérialistes de la Faculté de Paris, est incontestablement la vraie méthode des sciences naturelles et par conséquent des sciences médicales. Mais cette méthode, derrière laquelle on tente d'abriter le matérialisme, implique des éléments qui sont la négation même du matérialisme. Leibniz a dit quelque part, en parlant des mathématiques pures, qui opèrent sur des rapports nécessaires et immuables de nombre et de figure : « Il est vrai qu'un athée peut être géomètre. Mais, s'il n'y avait point de Dieu, il n'y aurait point d'objet de la géométrie (1). » Par la raison très-simple que, sans une intelligence nécessaire et éternelle, il n'y aurait point de vérités nécessaires et immuables. Je dirai à mon tour dans un sens analogue : Je reconnais qu'un matérialiste peut employer avec succès la méthode expérimentale ; mais, si le matérialisme était vrai, cette méthode n'existerait point. Rien de plus évident. Que fait la méthode expérimen-

(1) *Théodicée*, part. II, n. 184.

tale, j'entends cette méthode sérieuse que tous les maîtres ont pratiquée? Elle observe des phénomènes sensibles et cherche à en découvrir les causes et les lois. Elle ne se borne pas à observer; elle n'observe qu'en vue de conclure, en vue de trouver la cause des faits qu'elle constate. Il faut donc qu'elle soit précédée, provoquée, dirigée par une idée *à priori*, par l'idée de cause, par le principe de causalité, inhérent à notre intelligence, qui pousse invinciblement l'esprit humain à rechercher le pourquoi de toute chose et à remonter à des causes qui contiennent la raison des faits observés. C'est cette idée qui, jointe à l'idée d'ordre et par conséquent de loi, éclaire l'expérience, la dirige et la rend féconde. M. Claude Bernard lui-même, ce grand expérimentateur, reconnaît et proclame que l'idée *à priori*, dont il n'a pas su toutefois discerner assez nettement les caractères, est l'idée directrice de l'expérience, l'âme de la science et le secret des découvertes. Eh bien, que le matérialisme soit vrai, et il n'y aura plus d'idée *à priori*, plus d'idée générale, plus de principe rationnel, plus de lumière intellectuelle, plus d'idée de cause, plus d'idée d'ordre et de loi; il n'y aura plus en vous que des sensations, des impressions individuelles, fugitives, changeantes: Vous ne penserez pas plus que l'animal à découvrir des causes et des lois, et la méthode expérimentale, sous le manteau de laquelle vous

abritez votre matérialisme, aura péri comme toute autre méthode dans cette ruine universelle. Que parlez-vous de science si tout principe rationnel est anéanti et toute lumière intellectuelle éteinte ? L'animal, qui n'a que des sensations, poursuit-il la science ? Où sont ses découvertes, ses progrès, sa civilisation ? Eh ! sans doute, tout en vous glorifiant de rabaisser l'homme au niveau de la brute, vous pouvez faire encore de la science, vous pouvez pratiquer avec fruit la méthode expérimentale ; mais c'est parce que l'âme, avec tout ce qui constitue sa vie rationnelle, survit à vos négations impuissantes autant qu'insensées : Vous niez la lumière, mais vous ne la supprimez point ; elle continue d'éclairer vos pas, et vous ne marchez, tout en la méconnaissant, qu'à la splendeur de ses rayons.

Fénelon écrivait au déclin du XVII^e siècle : Nous manquons encore plus de raison que de religion. Qu'aurait dit ce génie délicat s'il s'était trouvé, comme nous, en présence d'une secte qui, sous prétexte de science indépendante, nie tous les principes de la raison et sape toutes les bases de la science ? Nous avons entendu de ces singuliers adorateurs de la science, à bout d'arguments, répliquer que le matérialisme a ses mystères sans doute, mais que le spiritualisme a aussi les siens. Quoi ! des mystères ! Vous ne comprenez même plus la valeur des mots. Oui, assurément, le spiritualisme a ses mystères : il

admet des vérités certaines où tout n'est pas lumineux et qui par un côté ou l'autre se dérobent à la raison humaine ; mais les assertions du matérialisme n'ont absolument rien de mystérieux, elles sont très-clairement, très-évidemment absurdes : elles ne sont point au-dessus de la raison, elles sont au-dessous de la raison, qui les juge et les condamne avec une autorité souveraine et irréfragable.

Pardonnez, Messieurs, à ce cri du bon sens et de la conscience. C'est le plus bel hommage que je puisse rendre à la mémoire du médecin dont nous pleurons la perte et qui avait horreur de ces doctrines abaissées et absurdes qu'il plait à certains hommes d'appeler la science, tandis qu'elles en sont la suprême négation. Van Bievliet se vouait avec amour à la science médicale ; il connaissait et pratiquait cette méthode expérimentale qui observe attentivement les phénomènes et en étudie la nature pour en induire les causes et les lois. Mais en scrutant le caractère et l'harmonie des fonctions de l'organisme humain, il ne s'arrêtait point, comme ces aveugles contempteurs de la raison et de la logique, à des causes qui elles-mêmes sont des effets de causes plus hautes ; il s'élevait de degré en degré jusqu'à une cause qui n'est l'effet d'aucune autre, parce qu'elle est absolue, et il lisait dans les merveilles de ce chef-d'œuvre qui est notre corps le nom d'un Ouvrier dont la sagesse

et la puissance sont infinies. Il ne comprenait point cette théorie risible autant que brutale que je nommerai *la théorie des effets sans cause*, et plus il observait les étonnantes beautés de la nature matérielle, plus il admirait et louait la grandeur de Celui qui l'a faite : chacun des êtres de la création lui apparaissait comme un hymne à la gloire du Créateur, depuis la plus humble plante de nos champs jusqu'à l'homme, le roi de ce monde terrestre. Nous pouvons appliquer à ce maître religieux ce qu'il a dit lui-même, dans une cérémonie semblable à celle-ci, du professeur Windischmann : « Il prouva par son exemple combien Galien, le prince des physiologistes, a eu raison de dire que *l'étude de la médecine mène à Dieu* (1). »

Van Biervliet suivait attentivement le progrès de la physiologie et des sciences médicales en général. En 1842 il publia dans les *Annales* de la *Société médico-chirurgicale* de Bruges un mémoire intitulé, *De l'état actuel de la physiologie*, où, en signalant les progrès accomplis par cette science, il indiquait en même temps les modifications que chacun de ces progrès devait faire subir à d'autres branches de la médecine. Ce mémoire atteste que les travaux

(1) Discours prononcé à la salle des promotions le 22 mars 1859 après le service funèbre célébré pour le repos de l'âme de Charles-Joseph Windischmann, prof. ord. d'anatomie à l'Univ. cath. de Louvain.

allemands, anglais, américains, étaient aussi familiers au savant professeur que les travaux français et belges. Il inséra dans d'autres recueils médicaux (1) divers articles traitant de questions spéciales ou exposant des vues générales sur l'art médical, sur les qualités que réclame la pratique de cet art, sur les bienfaits dont il peut être la source quand il est exercé par un homme instruit, délicat, discret, dévoué, sérieusement chrétien. Il y a dans quelques-uns de ces articles des pages charmantes qui révèlent un esprit d'une rare finesse et vraiment littéraire. On sent, en les lisant, que les études médicales de l'auteur n'ont pas éteint en lui l'amour et le culte des lettres. Comme le professeur François, qu'il devait suivre de si près dans la tombe, Van Biervliet aimait particulièrement les lettres anciennes et entretenait surtout un commerce assidu avec les chefs-d'œuvre de la littérature latine.

Il y a, Messieurs, pour un médecin instruit, des manières fort diverses de servir la cause du bien. Van Biervliet en choisit une des plus modestes. La plupart de ses publications sont marquées d'un caractère essentiellement pratique : elles ont pour but de répandre dans le public

(1) Voyez la *Gazette médicale belge*, des D^{rs} Ph. J. Van Meerbeeck et Ch. Van Swygenhoven, et le *Journal des Sciences médicales* du D^r Frédéricq.

quelques idées utiles ou de donner aux jeunes médecins des conseils qui les éclairent et les guident dans l'accomplissement de leur mission. Nous avons de l'excellent professeur un charmant petit volume intitulé : *Causeries sur la santé*, et destiné aux maisons d'éducation. Il raconte lui-même en ces termes l'origine de ce livre : « Ce petit ouvrage est la reproduction fidèle de quelques leçons élémentaires d'hygiène que j'ai données aux élèves du pensionnat Sainte-Marie à Thielt, dirigé par mes chères sœurs. Ce n'est pas un cours complet d'hygiène, mais un petit résumé de ce que cette science renferme de plus pratique et de plus facile. — La première leçon a eu lieu le 5 novembre 1849; les autres ont été données successivement, tantôt tous les mois, tantôt tous les quinze jours, selon que mes occupations et les circonstances l'ont permis. Mes auditeurs étaient de jeunes personnes de l'âge de 14 à 17 ans. Il s'en trouvait qui ne comptaient pas plus de douze ans. J'ai pu me convaincre que ces leçons ne renfermaient rien qui fût au-dessus de la portée de mon auditoire; cette certitude m'a engagé à les rendre publiques pour l'usage spécial des maisons d'éducation (1). » Ces *Causeries* sont vraiment un livre utile, à la portée de tous, plein de choses et d'une lecture agréable.

(1) Préface des *Causeries sur la santé*.

Nous ne saurions dire, Messieurs, la joie qu'éprouvait le savant professeur à se rendre dans cette maison bénie de Dieu, à y converser avec ses sœurs sur les meilleurs procédés d'enseignement et d'éducation, et à faire lui-même avec leurs jeunes élèves ces causeries instructives et intéressantes que nous venons de rappeler. Le pensionnat de Sainte-Marie, où l'on voit toujours fleurir une piété simple et solide unie à un enseignement sérieux et à un véritable esprit de famille, était pour Van Biervliet comme un lieu de pèlerinage où il se délassait en goûtant de pieuses et intimes jouissances. Il y retrouvait une seconde famille, avec le charme sans cesse renaissant de la nouveauté et de la grâce naïve de l'enfance.

La Flandre revoyait souvent le professeur de Louvain. Outre ses fréquents pèlerinages à Sainte-Marie de Thielt, sa juste renommée de médecin, jointe à ses anciennes relations, le faisait appeler en Flandre pour y traiter de nombreux clients. Il avait là aussi une clientèle généralement trop peu recherchée, quoique Dieu se soit constitué débiteur à sa place; ce médecin généreux donnait ses soins à beaucoup de pauvres, et, lorsqu'il parvenait à les rendre à la santé, il se plaisait à leur prodiguer de sages conseils pour les aider à améliorer leur position sociale.

Les Causeries sur la santé parurent en 1853.

Dix ans plus tard, Van Biervliet publia un autre livre inspiré par le même esprit, je veux parler des *Préceptes de l'école de Salerne, etc., traduits et commentés* (1). Ces *Préceptes* célèbres, si souvent édités, traitent principalement, vous le savez, Messieurs, de l'hygiène ou de l'art de conserver la santé. Le professeur de Louvain, en les rééditant, a voulu les classer dans un ordre logique. « Nous avons, dit-il, divisé ce livre en cinq parties. La première comprend des préceptes généraux sur la santé. La deuxième, des préceptes sur les aliments et les boissons. La troisième, des avis sur quelques remèdes bien simples et sur certaines causes morbifiques. La quatrième, des notions générales d'anatomie et de physiologie. Enfin nous avons relégué dans la cinquième partie ce que l'Ecole a dit de la saignée et de l'influence des saisons (2). » Le nouvel éditeur accompagne le texte latin d'une traduction fidèle et élégante et de commentaires assez étendus qui se lisent avec plaisir et profit. L'ouvrage est dédié à Mademoiselle Mélanie Van Biervliet, sœur de notre regretté collègue et auteur, elle-même, de plusieurs écrits qui ont obtenu le plus légitime succès.

C'est ainsi que Van Biervliet continuait à se

(1) *Les préceptes de l'école de Salerne, à l'usage du roi d'Angleterre, traduits et commentés* par A. L. Van Biervliet. Louvain, 1865.

(2) *Préliminaires*, p. XII-XIII.

vouer au rôle modeste de vulgarisateur d'idées utiles, écrivant de préférence pour le public étranger aux études médicales.

Cependant sa valeur scientifique était universellement appréciée. Aussi le 25 octobre 1862, une année avant la publication du livre que nous venons de mentionner, l'Académie royale de médecine lui décerna le titre de membre honoraire de la Compagnie. La part importante qu'il prit récemment, au sein de l'Académie, à la discussion sur les organes dérivateurs du sang suffit à prouver ce qu'il eût pu produire dans la sphère des travaux strictement scientifiques (1).

Il nous reste, Messieurs, pour achever cette esquisse beaucoup trop imparfaite, nous le sentons, à peindre en quelques traits, dans la personne du savant professeur, le père de famille chrétien.

Jamais homme ne comprit mieux les graves devoirs de la paternité et ne les remplit avec un dévouement plus judicieux et une conscience plus délicate. La mère joue assurément un rôle capitale dans l'éducation des enfants, et rien ne

(1) L'Académie, par l'organe de son secrétaire, M. le Docteur Tallois, a rendu un juste hommage au mérite de notre savant collègue le jour même de ses funérailles; M. Tallois y a retracé brièvement, dans un langage dont l'accent religieux répondait si bien au caractère du défunt, la carrière scientifique de Van Biersvliet.

peut la remplacer dans le premier âge ; mais ce n'est pas trop, dans cette œuvre des œuvres, du concours des deux forces diversement providentielles sur lesquelles repose la famille, et il arrive une heure où l'action de la mère, dans l'éducation des fils surtout, devient tout à fait insuffisante. C'est la mission du père de donner l'essor à leurs facultés, de les aguerrir et de les armer pour la lutte, de leur aplanir la voie où ils seront appelés à marcher et d'y surveiller attentivement leurs pas. Van Biervliet avait un sentiment très-vif de cette haute et délicate mission, et il s'y consacra avec un rare dévouement. Dieu lui avait donné de nombreux enfants, tous excellemment doués. Il voulut être, avec l'aide de sa pieuse et intelligente compagne, leur principal éducateur. Non content de présider au premier éveil de leurs facultés et de leur dispenser en grande partie lui-même l'enseignement primaire, il les initia à la culture des lettres et des sciences et ne cessa point de surveiller pas à pas leur développement intellectuel et de diriger leurs études, alors qu'ils suivaient les cours du collège ou même de l'Université. Il veillait avec une sollicitude plus grande encore au développement moral et religieux de ses enfants ; en même temps qu'il les formait à une vie d'ordre et de discipline, il offrait à leur âme les plus solides aliments par des exercices religieux et par des lectures

pieuses habilement choisies : la vie des saints, si poétique et si fortifiante à la fois, faisait les délices du maître et des disciples. Dans cet intérieur si chrétien, chaque heure du jour avait son emploi déterminé, tout était réglé comme dans un pensionnat ; mais la règle y était tempérée par ces tendresses intimes qui n'appartiennent qu'à la famille. Van Biervliet vivait tout entier pour ses enfants, il leur consacrait toutes les heures que ne réclamaient pas d'autres devoirs ; il ne cherchait pas d'autres joies que celles du foyer. Est-il besoin de dire que ce père de famille vraiment chrétien se plaisait à enseigner par son exemple que la force et l'élévation morales se puisent par-dessus tout dans un commerce fréquent avec Jésus-Christ, au Sacrement de l'Eucharistie ?

Cette piété, ce zèle, ce dévouement paternel ont porté les plus beaux fruits. Ce modèle des pères a laissé des enfants dignes de lui.

Les dernières années du professeur Van Biervliet furent marquées par un dépérissement organique graduel qui inspirait de trop légitimes inquiétudes. Il souffrait de la poitrine et d'une affection du larynx qui souvent ne lui permettait de faire ses leçons qu'avec une peine extrême. Il ne se soutenait à demi qu'à force de ménagements et ne pouvait faire son cours qu'en lui réservant avec une attention minu-

tieuse les restes d'une voix brisée. L'hiver dernier, les coups qui atteignirent le Corps académique l'émurent d'une façon exceptionnelle et lui semblèrent comme des signes avant-coureurs de sa fin prochaine. Bientôt on le vit décliner plus rapidement. Le repos des vacances de Pâques ne releva point ses forces. Depuis lors, au contraire, il alla s'affaiblissant chaque jour d'une manière plus sensible. A la reprise des leçons académiques, il nous informa de l'impossibilité où il était de faire son cours. Il ne croyait qu'à une impossibilité momentanée, et le zélé professeur nous disait qu'il remonterait en chaire au bout de quelques jours. Hélas ! Messieurs, il ne devait plus y remonter. Les soins les plus tendres de la famille, les efforts de la science le plus affectueusement dévouée, tout fut impuissant à conjurer un mal qui dévorait les organes essentiels de la vie. Cette âme, toujours si active et si forte, n'habitait plus que des ruines, qu'il fallait abandonner. Cependant, par une de ces illusions que la Providence semble ménager à l'homme pour adoucir les approches de la mort, Van Biervliet gardait quelque vague espoir de recouvrer un peu de santé ; il était prêt à quitter ce monde si Dieu le voulait, et il avait reçu, avec la piété qui le caractérisait, les sacrements et les consolations suprêmes que l'Eglise dispense aux mourants ; mais il nous disait à nous-même, avec une admirable sérénité : Je me sou mets

absolument à la volonté de Dieu, qui est mon Père, je lui fais volontiers le sacrifice de ma vie; seulement, j'espère encore guérir. Cet espoir ne dura pas longtemps. Notre cher malade ne tarda pas de s'apercevoir que ses forces, qui avaient paru se relever un instant, diminuaient de plus en plus; il comprit enfin que cette vie mortelle lui échappait. De ce moment il se tourna plus amoureusement encore vers Dieu et ne songea plus qu'à l'éternité. Nous le revîmes alors. Il n'avait rien perdu de la lucidité de son esprit, et son âme, que de légers nuages tentaient d'obscurcir, reprit aussitôt cette sérénité lumineuse qui ne l'abandonna plus. Pleinement détaché des choses de ce monde, il soupirait après la mort et appelait, comme saint Paul, l'achèvement de la ruine de son corps, afin d'être avec Jésus-Christ : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (1). A mesure que l'homme du dehors, selon l'expression du même apôtre, allait dépérissant et se décomposant, l'homme intérieur, l'homme moral se renouvelait et grandissait (2). Ce vaillant chrétien s'endormit doucement dans le Seigneur le 2 juin après midi, entouré de tous les membres de sa famille. Fin glorieuse, visiblement bénie de Dieu, digne couronnement

(1) *Philipp.*, I, 23.

(2) « Licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur, tamen is qui intus est renovatur de die in diem. » II *Cor.*, IV, 16.

d'une vie toute chrétienne. C'est à de telles morts que s'appliquent en toute vérité les paroles si connues du Sage : « Aux yeux des insensés, les justes ont paru mourir tout entiers, et leur séparation d'avec nous a semblé une ruine entière ; mais pour eux, ils jouissent de la paix... ; leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande : Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui (1). »

(1) Sap., III, 2, 5, 5.